



HAL
open science

“ (...) le satori du transit (...) ” ou : Les dromomanes du monde liquide (Rolin, Stasiuk, Vasset, Sinclair),
Lambert Barthelemy

► **To cite this version:**

Lambert Barthelemy. “ (...) le satori du transit (...) ” ou : Les dromomanes du monde liquide (Rolin, Stasiuk, Vasset, Sinclair),. corps et psychisme, 2022. hal-04420948

HAL Id: hal-04420948

<https://hal.science/hal-04420948>

Submitted on 13 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« [...] le satori du transit [...] » ou Les dromomanes du monde liquide (*Rolin, Stasiuk, Sinclair, Vasset*)

Lambert Barthélémy

Je souhaiterais brièvement contribuer à la réflexion sur l'imaginaire de l'errance qui travaille la culture contemporaine et plus singulièrement encore son art narratif, en considérant le cas de quatre auteurs dromomanes européens – Jean Rolin, Andrzej Stasiuk, Ian Sinclair et Philippe Vasset¹ –, qui l'orchestrent chacun à leur manière singulière en remobilisant de façon plus ou moins explicite le « procédé » de dérive psychogéographique imaginé par le Situationnisme pour expérimenter des modes non conventionnels d'usage de l'espace et des affects qui le peuplent²; et en développant une poétique du regard et du désir flottant³ susceptible de saisir quelque chose de la simplicité⁴ tragique et radicale du réel contemporain, poétique qui se décline pour l'essentiel en un jeu sur l'identité générique du récit; une double optique – l'*attesté* et le *fabulé*, le perçu et l'imaginé –; et un développement centrifuge produit par la prolifération des micro-récits et des jeux d'échelle, des biais sensibles, perceptifs, analogiques. Mes remarques porteront donc moins sur les différentes façons possibles d'articuler aujourd'hui

Lambert Barthélémy – Maître de Conférences en Littératures Comparées à l'Université de Poitiers. Auteur de *Monotypes* (Grèges, 2000), *Métamorphose du commun* (Fissile, 2008) et *Fictions de l'errance* (Garnier, 2012) Traducteur de l'allemand et dirige les Éditions Grèges
<https://editions-greges.blogspot.com/>.

Corps & Psychisme, 2021, n° 79, 59-68

1. Je m'appuierai simplement, pour les besoins de la cause, sur quelques récits que je tiens pour particulièrement représentatifs des œuvres dans leur ensemble: *Sur la route de Babadag* de Andrzej Stasiuk (2004); *Un livre blanc* de Philippe Vasset (2007); *London Orbital* de Ian Sinclair (2002); *Zones* (1995) et *La Clôture* (2001) de Jean Rolin.

2. Guy-Ernest Debord, *Théorie de la dérive*, parution dans *Les Lèvres nues* n° 9, décembre 1956 et *Internationale Situationniste* n° 2, décembre 1958: « Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade ». Version du texte en ligne: https://www.larevue-desressources.org/theorie-de-la-derive_038.html. Consulté le 11 septembre 2021.

3. C'est une idée que l'on trouve dans l'essai de Daniel Klébaner, *Poétique de la dérive*, paru chez Gallimard en 1979. Elle se traduit principalement par un jeu sur l'identité générique du récit; l'usage de la double optique de l'*attesté* et du *fabulé*, du perçu et de l'imaginé; un développement centrifuge, par prolifération de biais sensibles, perceptifs, analogiques, de jeux d'échelle, etc.

4. Voir sur ce point les essais de Clément Rosset, et en particulier *Le Réel. Traité de l'idiotie*, paru aux Éditions de Minuit en 1978.

5. Parmi la littérature abondante sur le sujet, je retiens l'essai de François Chobeaux, *Les Nomades du vide*, La Découverte, 2011. Il me semble intéressant de mettre en parallèle l'analyse de Zygmunt Bauman sur les peurs actuelles et sur la première d'entre elles, qui est la perte de localisation sociale – c'est la peur de devenir *homeless*, errant, migrant. Les représentations anxigènes dominent ainsi la vie quotidienne en régime d'hypermodernité.

6. Philippe Vasset, *Un livre blanc*, Fayard, 2007 ; par exemple p.

7. Michel Foucault, *Des espaces autres*, in *Dits et écrits*, T IV, Gallimard, 1984 : « [...] il y a dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables ».

8. Ian Sinclair, *London Orbital*, Actes Sud « Babel », 2016 (éd. or. 2006), p. 219.

9. Henri Lefebvre tient la spécification pour l'effet majeur de la pensée fonctionnaliste de l'espace. Cf. *La Production de l'espace*, Anthropos, 1981 (éd. or. 1974).

10. Jochen Gerz, *La Question secrète. Le Monument vivant de Biron*, Actes Sud, 1996.

11. Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, t. I, Paris, Gallimard, coll. « Quarto » [première édition : Gallimard, 1984], 1997, p. 28.

la notion d'errance à celles de déliaison, d'anomie ou d'expérience traumatique⁵, à des représentations anxigènes et passives qui attestent *par et dans* le récit d'une crise du sens endémique du sujet moderne, que sur la capacité de l'errance à actualiser un rapport au monde déconditionné, dynamique et expérimental, un rapport sensible au jeu des langages, des significations et des représentations dans la construction et l'appréhension de la réalité. La figure de l'errance qui se dessine en creux dans ces textes n'est pas alors celle de la fuite ou de la dérélition, mais plutôt celle de l'exploration clandestine et lucide des terrains qui, pour être dits *vagues*, n'en sont pas moins *vivants*, c'est-à-dire en transformation, en mutation, en *devenir*. En tant qu'acte de piraterie géographique, la dérive révèle ces « espaces du possible ». Elle les rend visibles en les rendant au visible – « satori du transit »⁶.

Le premier opérateur de dérive dans les récits de Rolin, Stasiuk, Vasset et Sinclair, c'est leur évidente passion (foucauldienne) pour les hétérotopies, les lieux « hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables »⁷ et au sein desquels les cartes « ne sont d'aucune aide »⁸. Ce n'est pas l'envie de « voyage », d'« évasion » ou d'« ailleurs » qui les anime, catégories trop larges à la fantasmatique usée, ni la tentative de se réapproprié intellectuellement ou affectivement un territoire (quoi que l'on perçoive parfois cette tendance chez Rolin), mais l'intérêt pour les lieux non spécialisés qui subsistent *ici* au sein des sociétés du cloisonnement et de la spécialisation spatiale⁹, parce qu'ils rendent ponctuellement inopérante la clôture historique et sémiologique de l'espace. Et parce que ce sont de paradoxales réserves biotiques et formelles. Ce qui motive l'errance et sa mise en récit (et donc son exemplarité), c'est la tentative de constituer un savoir expérimental de ces espaces « théoriquement vides » (Vasset, 10), qui desserrent les réseaux de pouvoir et aèrent le tissu architectural planétaire, et d'en initier une archive ouverte et non systématique. L'enjeu n'est donc pas escapiste. Il est de construire une mémoire anti-monumentale¹⁰ des *délaissés* de l'hyper-modernité, ces lieux instables, peu culturalisés, éjectés de l'Histoire, mais qui s'avèrent par contrecoup libres de tout enjeu de production et disponibles à l'investissement imaginaire (rêverie, extrapolation). Sans doute en est-il ainsi parce que ces auteurs écrivent *depuis* le cœur de ce que Pierre Nora a pu appeler le « temps des lieux »¹¹ et qu'ils témoignent à leur manière de l'intérêt compensatoire que cette époque de déflation idéologique a porté non seulement aux notions d'espace et de lieu (et plus globa-

lement à tout ce qui relève du « terrain »), mais aussi aux effets de spatialisation de la culture – allant jusqu’à constituer la catégorie de l’espace en réserve utopique pour les sociétés épuisées par l’épuisement de leurs « grands récits ». Rolin, Stasiuk, Vasset et Sinclair écrivent depuis cette position historique et culturelle de *sevrage*. C’est-à-dire aussi d’expérimentation et de réagencement. Sevrés du regard idéologique porté sur le réel, ils expérimentent les effets d’un regard plus *anthropologique* et plus *contemplatif* sur sa multiplicité formelle, un regard qui ne la contraint pas dans un cadre perspectif, qui ne la hiérarchise ni ne la juge, mais qui s’efforce de se placer en empathie avec l’objet, aussi infime, laid ou bancal soit-il, de son observation.

Zones, Sur la route de Babadag, Un livre blanc et London Orbital racontent donc des *délaissés*. Ils explorent et décrivent des lieux où personne ne va, parce que personne n’y va : sous les ponts et les échangeurs de l’autoroute orbitale de Londres, au milieu d’un champ de tir abandonné à Orléans ou dans la ville frontière de Hidasnémeti (Hongrie) :

Il en avait été ainsi à Hidasnémeti, gare frontalière à une demi-heure de Kosice, où nous étions descendus sur un quai surchauffé pendant que le soleil roulait vers l’ouest, telle une tête de coque tranchée, laissant derrière lui des traînées rouges. Tout autour, à perte de vue, il n’y avait rien. Les câbles noirs du réseau de traction se perdaient dans l’immense étendue des champs brûlés par le soleil, le vent soufflait. [...] C’est ainsi que devaient être les anciennes frontières aux périphéries du monde, c’est-à-dire de l’Europe : le vide, le vent et les garnisons [...] ¹².

12. Andrzej Stasiuk, *Sur la route de Babadag*, op. cit., p. 79.

Ils vont là où il n’y a « rien », aucun enjeu majeur pour le capital et la culture du moins, en des lieux oubliés par la métrique, le pouvoir et la cardinalité. Ils parcourent et documentent ce que Deleuze et Guattari appellent des espaces « lisses » :

[...] lisse ne veut pas dire homogène, au contraire : c’est un espace amorphe, informel [...]. C’est un espace d’affects, plus que de propriétés. [...] dans le lisse des matériaux signalent des forces ou leur servent de symptômes. C’est un espace intensif,

13. Gilles Deleuze & Félix Guattari, *Mille Plateaux*, Éd. de Minuit, 1989 [1980], p. 595 et 598.

14. Régine Robin, *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009, p. 97.

15. Ian Sinclair, *op. cit.*, p. 219-223.

16. Plus qu'un groupe, Stalker est une nébuleuse, qui s'est constituée à Rome, au début des années 1990, à la suite d'importantes grèves étudiantes menées contre la privatisation de l'enseignement supérieur, et qui, pour l'essentiel, a rassemblé des architectes et des étudiants en architecture. Francesco Careri, l'un des principaux initiateurs du groupe, a pu définir la « nature » de Stalker en disant que : « c'est quelque chose qui arrive... c'est un moment qu'on partage ensemble, c'est une situation, ce n'est pas un nombre figé de personnes. [...] c'est plutôt quelque chose où tout le monde devient Stalker. [...] c'est vraiment un système à géométrie variable ». C'est un « sujet collectif », dit encore le *Manifeste Stalker*, un assemblage de subjectivités, une multiplicité, un « sujets ». Le *Manifeste Stalker* de janvier 1996 se trouve dans *Stalker. A travers les territoires actuels / Attraverso i territori attuali*, Paris, Jean-Michel Place, coll. « in visu, in situ », 2000.

17. Le terme « actuel » souligne, dans la perspective nettement foucauldienne de Stalker, le « devenir autre » de ces espaces. En 1995, du 5 au 8 octobre, durant quatre jours et trois nuits, les Stalker réalisent le tour de Rome à travers les friches, les terrains vagues, les zones interstitielles et abandonnées de la ville. En janvier 1996, ils suivent deux itinéraires à travers les zones abandonnées de la périphérie milanaise. En avril de la même année, ils tentent une expérience similaire en sortant de Paris à partir de La Flèche d'Or, une ancienne gare de la petite ceinture reconverte en bar et en salle de concert. Ils passent par les « murs à pêche » de Montreuil pour marcher jusqu'à l'aéroport Charles-de-Gaulle. En 2009, ils réalisent *Primavera Romana*, une œuvre constituée par une série de longues promenades, une ou deux fois par semaine pendant les trois mois de printemps, qui servent à explorer par étapes les zones proches de l'autoroute périphérique qui entoure Rome. De Laurent Malone, on retiendra deux projets de traversée urbaine, le « projet JFK », réalisé en collaboration avec Dennis Adam, en 1997, et le projet Transects réalisé à Marseille en 2001.

*plutôt qu'extensif, de distances et non pas de mesures. [...] La perception y est faite de symptômes et d'évaluations, plutôt que de mesures et de propriétés. C'est pourquoi ce qui occupe l'espace lisse, ce sont les intensités, les vents et les bruits, les forces et les qualités tactiles et sonores [...].*¹³

Ces espaces décardinalisés et intensifs, qui dérogent aux catégories régissant notre rapport conventionnel à l'espace (vitesse, productivité, conformité, utilité, etc.), n'ont plus rien d'un « monde où l'on sait toujours où l'on est » (Vasset, 123). Ils désorientent, décentrent radicalement la perception du sujet, questionnent le postulat anthropocentrique implicite de ses représentations et, se montrant à lui comme énigme sensible et sémiotique, l'invitent à partir à la recherche du « refoulé urbain qui ne se donne pas aisément à voir, à la recherche d'une autre possibilité d'existence qui sommeille dans la mégalopole supposée connue »¹⁴. À la recherche, par exemple, du fantôme d'un vaste complexe psychiatrique édifié en périphérie de Londres au XIX^e siècle et dont il ne reste plus désormais, la colline où il se tenait ayant été transformée en lotissements pour cadres, que le périmètre au sol :

*Les asiles hantent l'autoroute comme autant de forts abandonnés [...]. Les colonies d'hôpitaux sont les noirs mandalas de la folie : cercles construits autour d'un axe central, représentations de l'instable chimie du cerveau. Shenley campe en haut d'une colline [...] transition qui a vu les communautés fermées des malades et des drogués (les lépreux des villes cosmétiques) devenir des zones pavillonnaires conçues comme des innovations : des enclaves protégées et sans mémoire*¹⁵.

Cette recherche du refoulé urbain dans ce que le collectif Stalker¹⁶ appelle les « territoires actuels »¹⁷, ne se fait pas par grandes et furieuses cavales. Elle ne procède pas d'une fuite effrénée dans l'espace. Mais de déambulations furtives, d'incursions répétées, de gravitations lentes, qui abandonnent peu à peu la logique de cadastre pour une logique d'enfouissement¹⁸, pour une reconnaissance myope du terrain, une attention soutenue aux détails, aux moindres singularités, un relevé optiquement démocratique des simples qui peuplent les délaissés¹⁹. Entrer dans un territoire actuel, dans un de

ces « lieux de la mémoire réprimée et du devenir inconscient des systèmes urbains »²⁰, c'est se confronter progressivement « à ce qui persiste de » en eux (Rolin)²¹, ce qui persiste des occupations, des identités et des usages antérieurs, afin de configurer leur singularité anthropologique. Dans cette résolution opiniâtre à reconnaître les singularités et à faire émerger la *valeur* des territoires invisibles, à « sauver des faits du néant » (Stasiuk) auquel les voue leur position historique ou sociologique marginale, à leur offrir une reconnaissance positive en jouant sur les représentations qui s'y rattachent dans la conscience commune et sur le regard porté sur les populations qui les occupent (Roms chez Stasiuk, migrants chez Rolin), dans ce effort pour saisir le monde dans son reste d'inaccessibilité ou d'indisponibilité²², il me semble percevoir une façon de répondre d'un rapport à l'histoire et à la politique devenu problématique et de poser la possibilité d'une véritable éthique de la dérive.

Mais le déconditionnement spatial et perceptif n'est pas le seul enjeu dans *Zones, Sur la route de Babadag, Un livre blanc et London Orbital*. Car la dérive affecte et réagence aussi notre rapport au temps. D'où la place que ces récits accordent à la *lenteur* et plus globalement aux expériences de temporalité « faible », au sens où Vatimo parle de « pensée faible »²³, c'est-à-dire des expériences du temps débarrassées du support des catégories fortes et des légitimations totalisantes, non soumises aux « procédures de contrôle du temps »²⁴, et qui permettent de problématiser le temps mort du capital (contemplation, cycle). Cette expérience du « entre » – entre les événements, les temps forts –, et du « hors » – hors de l'histoire, pour mieux saisir le retentissement qu'elle peut avoir sur les vies individuelles –, se constitue à la confluence de trois dynamiques : celles de l'attention vernaculaire, de l'indifférence chronologique et de l'indistinction événementielle.

L'errance fait entrer dans des régimes de temps dont la *naturalisation* plus ou moins avancée contrarie et handicape la norme des sociétés actuelles (dématérialisation, accélération, urgence)²⁵. Elle réinscrit le sujet dans une continuité temporelle avec le phénomène, restaure le sentiment d'un écoulement non pas hostile, mais impersonnel du temps, fluidifie la circulation entre passé, présent et avenir – elle permet de réarticuler « temps du monde » et « temps du moi », pour le dire dans les termes de Minkowski²⁶. De cette naturalisation atteste par exemple le fait que la *saison*, comme principe temporel, s'impose plus profondément dans les récits de Stasiuk,

18. Voir sur ce point les analyses de Pierre-Yves Pétilon dans *La Grand-Route. Espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, 1979.

19. Les « simples » désignaient au moyen-âge les plantes médicinales. J'aime la connotation que cela apporte à mon propos, dans la mesure où chercher à retrouver un rapport au monde, à l'espace et au temps, qui ne soit pas puissamment médié par la culture ou le capital, a bien quelque chose du remède pour l'expérience hyper-saturée qui est le commun du contemporain.

20. <http://www.observatorionomade.net/tarkowsky/manifesto/manifestFR.htm>. Page consultée le 30 juin 2021.

21. « Par la suite je me frottai encore à deux ou trois reprises, ici et là, à ce qui persistait de la sidérurgie. », Jean Rolin, *Traverses*, Seuil « points », 2011 (éd. or. Nil, 1999) p. 49.

22. Hartmut Rosa, *Rendre le monde indisponible*, La Découverte, Paris, 2020 (*Unverfügbarkeit*, 2018). Rosa considère la modernité comme la mise à disposition progressive mais *totale* du monde.

23. Par pensée forte (ou métaphysicienne) Vattimo entend une pensée qui parle au nom de la vérité, de l'unité et de la totalité, (ou qui est un type de pensée illusoirement étendue à fournir « les bases absolues » du savoir et de l'agir. Par pensée faible (ou post-métaphysicienne) il désigne un type de pensée qui refuse les catégories fortes et les légitimations totalisantes, ou mieux un type de raison qui a renoncé à un principe de fondation « unique, dernier, normatif ».

24. Jean-François Lyotard, « Le temps, aujourd'hui », in *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Galilée, « débats », 1993 [1988], p. 85.

25. Pour l'analyse des formes contemporaines de la temporalité et des pathologies qui les accompagnent, je renvoie aux travaux de Nicole Aubert, et en particulier à l'ouvrage *Le Culte de l'urgence. La société malade du temps*, Flammarion, 2003. Voir aussi l'analyse de Jean-François Lyotard dans « Le temps, aujourd'hui », in *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Galilée, « débats », 1988.

26. Eugène Minkowski, *Le Temps vécu*, PUF « Quadrige », 1995 [éd. or. : 1933].

Sinclair, Vasset et Rolin que les dates linéaires de l'histoire et les événements. La saison, définie par des caractères sensibles et par la périodicité, est une catégorie rétive à l'abstraction économique et au postulat anthropocentrique. Face à un temps collectif régi par des procédures de contrôle et de quantification foisonnantes, ayant perdu ou abdiqué quasiment toute capacité de symbolisation, les récits de dérive explorent des figures non prométhéennes d'inscription dans le temps, considèrent des échelles végétale, cosmique ou géologique comme mesures extrêmes de la temporalité humaine, des figures de l'évolution et de la longue durée, qui permettent de raccorder les rythmes divergents de l'action humaine et de la nature, de mettre en phase leurs modes respectifs de croissance.

L'indifférence à la chronologie et l'indistinction événementielle contribuent également à construire le rapport hétérodoxe au temps qu'instaure la dérive. Elles se manifestent par exemple dans *Sur la route de Babadag* lorsque Stasiuk superpose plusieurs voyages dans les mêmes lieux en les datant simplement par des indications de saison et une chronologie imprécise²⁷, comme si c'était moins l'événementiel propre à chacun des voyages et la chronologie singulière de chaque événement qu'il importait de raconter, que les variations de l'espace lui-même à travers le temps. Dans *Un Livre blanc*, le narrateur ne précise pas les dates de ses déambulations à travers les zones blanches. Tout juste connaît-on son rythme, hebdomadaire, d'investigation²⁸ et voit-on surgir ici ou là une indication saisonnière²⁹. Sinclair et Rolin datent davantage leurs récits que Stasiuk et Vasset, mais les dates n'organisent jamais la matière en profondeur et ne gênent pas le mouvement général de l'enquête qui n'est ni rectiligne ni progressif, mais se déploie par de multiples jeux de contiguïtés. Il obéit à un système d'aller-retours, de recoupements occasionnels, de bifurcations et de spirales successives, qui aboutit à l'indistinction de différents plans temporels et à l'expression d'une sorte de temps matière, de temps épais et concret, au sein duquel il n'est plus ni évident, ni nécessaire de s'orienter. Le récit se construit par plages successives, par coulées paysagères, s'organise par thèmes ou par analogies, pousse par diagrammes – et dans cette configuration confuse du temps, les datations s'avèrent plutôt anecdotiques.

Se rendant disponible au temps des phénomènes, le marcheur s'ouvre aussi à l'épaisseur historique des paysages. L'enquête que chaque récit engage sur le passé des lieux traversés et décrits n'a rien à voir avec une « quête d'identité ». Les dromomanes du monde liquide³⁰ sont étrangers à ce tropisme métaphysique. Ils ne

27. Voir l'article de Anne-Marie Monluçon, « Ryszard Kapuściński et Andrzej Stasiuk, deux écrivains polonais à fronts renversés ? », in *Recherches & Travaux*, n° 80, 2012. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/526>; DOI : <https://doi.org/10.4000/recherchestravaux.526>.

28. Philippe Vasset, *op. cit.*, p. 95 : « [...] si j'ai effectué une expédition par semaine pendant un an (soit une cinquantaine de zones blanches explorées en tout) [...] ».

29. Philippe Vasset, *op. cit.*, p. 41 : « En juillet, j'ai entamé l'exploration d'une zone étrange [...] ».

30. Zygmunt Bauman, *La Vie liquide*, Pluriel, 2013.

se cherchent pas eux-mêmes ; ils cherchent des formes immanentes et aléatoires d'altérité. Ils cherchent une utopie pirate. En outre, l'enquête ne vise pas non plus la constitution d'un savoir exhaustif et éprouvé du lieu, de son histoire, des événements qui s'y sont déroulés, des personnalités qui l'ont habité. Ancrée dans une expérience directe et une vision subjective, optant pour une certaine modestie épistémologique face à son objet d'investigation, elle se contente souvent d'être allusive et d'hybrider en surface les savoirs partiels et localisés, les anecdotes et les détails, avec l'archive officielle du lieu, faite de plans, de comptes et de projets. Mais si l'archive nourrit l'enquête de façon lointaine et plutôt contextuelle, lui donnant son cadre de probabilité ou de vraisemblance, c'est la transmission informelle des savoirs du lieu qui s'avère la plus déterminante dans la dynamique du récit. Cette transmission se fait lors de rencontres inopinées, comme celle du jardinier d'Epsom dans *London orbital*, lequel, intéressé par le projet exploratoire que lui expose Sinclair, lui offre l'exemplaire qu'il possède d'un ouvrage racontant l'histoire de l'hôpital d'Horton³¹. Et c'est par le lien vernaculaire et le récit modeste que l'accès au savoir officiel (à tendance hagiographique) se trouve même assuré ! En tant qu'opérateur de connexions, la dérive rend possible l'émergence *aléatoire* de pans entiers de mémoire invisible. Et s'il est assez logique de trouver dans *Sur la route de Babadag* des allusions récurrentes à l'histoire de la domination austro-hongroise des pays d'Europe centrale que Stasiuk parcourt en tous sens, il est plus surprenant de voir comment le récit s'attache dans le même temps à reconstruire une autre mémoire balkanique que celle de la double monarchie, la mémoire refoulée de ces territoires qui est celle de la domination ottomane pluriséculaire. C'est justement à partir de la mise en évidence de cette mémoire occultée que s'amorce chez Stasiuk l'hypothèse d'une redéfinition de l'identité centre-européenne – qu'elle s'engage, mais ne trouve pas de terme, tant il évite de se prononcer en faveur de l'une ou l'autre des cultures en présence et cherche plutôt à identifier un caractère qu'elles pourraient avoir en commun, par delà les conflits et les suspicions féroces, et à partir duquel leur cohabitation pacifique pourrait être imaginée. Ce point commun, Stasiuk le trouve par exemple dans l'art de vivre, la culture du jardin et les valeurs de l'hospitalité que partage l'ensemble des communautés présentes en Moldavie. Accueilli dans la communauté orthodoxe turcophone des Gagaouzes, Stasiuk s'interroge :

*On ne sait pas tout à fait qui sont les Gagaouzes.
Ils sont deux cent mille en Moldavie. Leur langue*

31. Ian Sinclair, *op. cit.*, p. 460 : « En explorant ce territoire, nous tombons sur un jeune gardien de parc ; [...]. Il s'intéresse à notre quête et nous offre son exemple d'*Asylum, Hospital, Haven (A History of Horton Hospital)* de Ruth Valentine. Nous nous asseyons au bord de la route et examinons notre butin. »

*appartient au groupe des langues turques, ils sont orthodoxes, arrivèrent de la Dobroudja dans les environs de Komrat [...] Ils pouvaient être aussi bien des Turcs bulgarisés que des Bulgares turquisés, mais personne n'en sait rien. Tout comme presque personne ne sait qu'ils existent.*³²

32. Andrej Stasiuk, *op. cit.*, p. 166.

Rappeler, dans une perspective anthropologique et non idéologique, l'existence de la minorité gagaouze et la situer dans un cadre de valeurs partagé par l'ensemble des communautés en contact dans la région permet à Stasiuk de mettre discrètement en valeur la mémoire orientale de l'identité européenne et d'en proposer autre chose qu'une figure antagonique, tout en rappelant que c'est bien l'Orient (ici en son nom de Babadag) qui se trouve au point de naissance de la littérature de voyage européenne.

Évoquer la dynamique d'enquête sur les différentes mémoires qui constituent simultanément un territoire m'amène à insister sur l'importance des éphémères communautés de partage narratif que les récits convoquent. En toute occasion, les narrateurs se trouvent engagés dans ce genre de communautés sans substance ni légitimité, mais dont la formation fugace est essentielle à la transmission du savoir des lieux et des pratiques humaines qui les traversent. Ces communautés se forment moins en allant *vers* qu'en tombant, au détour d'un chemin ou d'une palissade, *sur* l'autre et sur l'opportunité de ses récits. C'est ce qui en distingue la logique profonde de celle du « voyage ». Ainsi dans *Zones*, le narrateur découvre-t-il un terrain vague où, au milieu d'une végétation abondante, un homme qui sera pour lui la voix éphémère mais authentique du lieu, vit depuis cinq années dans une cabane³³. Ces micro-communautés de comparution et de délégation, qui se forment à l'occasion d'une rencontre et de l'échange rapide et non systématiquement coordonné de récits auquel elle donne généralement lieu, ne s'embarrassent pas non plus des barrières linguistiques éventuelles et du risque d'incompréhension :

33. Jean Rolin, *op. cit.*, p. 134 sqq.

*La femme nous énuméra toutes les églises qui se trouvaient là autrefois. Elle nous servit du fromage, des poivrons, du pain et du raki. Elle ne voulait pas d'argent. Elle voulait bavarder, elle voulait parler. Il lui importait peu de savoir que nous étions obligés de deviner le sens de ce que nous nous disions. Puis d'autres arrivèrent pour nous voir et nous serrer la main.*³⁴

34. *Ibid.*, p. 151.

Pour Stasiuk, qui rencontre de nombreux personnages volubiles au cours de ces traversées balkaniques, être pris dans le flux d'une parole qui lui reste incompréhensible n'entrave de toute évidence pas la possibilité ni l'envie de l'échange. La langue dans laquelle s'exprime la vieille femme, une Grecque vivant en Albanie, n'est d'ailleurs pas précisée. L'une, l'autre, peut-être une troisième, ou un hybride, un patois frontalier, une langue quarte ? Comme s'il importait peu d'inscrire la communication dans un cadre normatif. Comme si elle ne se faisait pas dans une langue, mais davantage dans un affect. Dans un théâtre d'affects. Comme si l'on ne racontait pas pour être compris, mais pour transmettre des affects et pour actualiser de l'improbable. Pour créer spontanément du commun. En affirmant d'une part le caractère aléatoire et rhizomatique, et d'autre part la dynamique expressive et physique de la communauté qui *arrive* dans la rencontre et dans l'écoute, l'expérience d'incompréhension semble même en accélérer l'instauration, puisqu'elle se transforme en tentative pour établir la communauté par le sensible plutôt que par l'abstraction, dans la co-présence des corps et leur éventuelle communion (toucher, sentir, goûter...). L'incompréhension souligne enfin la dimension de don qui est celle de la parole dans ce moment-là, son caractère profondément désintéressé, qui n'attend ni retour ni réponse. Parler à l'autre, même s'il ne comprend rien, parler pour échanger de l'air, c'est déjà lui offrir du langage, comme un alcool ou un repas, et l'inviter à être *là*, indépendamment de toutes ses déterminations singulières. Faire circuler des histoires sans se soucier des langues permet d'établir la confiance. Parler à l'autre, même s'il ne comprend rien, c'est reconnaître d'une part que nous sommes irréductiblement exposés à la venue de l'autre, dont le caractère est indéterminé, et c'est manifester d'autre part à celui qui arrive qu'aucune condition n'est mise à son arrivée et que l'hospitalité est « inconditionnelle »³⁵.

Pour l'essentiel, les récits de Rolin, Stasiuk, Sinclair et Vasset travaillent à désessentialiser nos pratiques de l'espace, à nous faire échapper aux lois, aux règles, aux coercitions de l'urbanisme, ou plus généralement à la façon dont est géré l'espace dans nos sociétés hypermodernes (segmentation, saturation, contrôle, etc). Ils nous invitent à nous intéresser à l'idée d'*occupation*, plutôt que d'*habitation* d'un lieu, d'une zone ou d'un territoire. Ils nous font traverser les délaissés, expérimenter d'étranges capsules de temps, dessiner des cartes alternatives et aléatoires. Ils mobilisent une ap-

35. Jacques Derrida, *De l'hospitalité*, Calmann-Lévy 1997. Derrida commence par poser une antinomie de l'hospitalité conditionnelle et inconditionnelle. Il y a, d'un côté les lois de l'hospitalité conditionnelle, c'est-à-dire les droits et devoirs qui imposent aux étrangers ou aux immigrés les conditions de l'accueil ou de l'intégration dans la famille, la nation ou l'Etat. Mais il y a de l'autre côté la loi de l'hospitalité inconditionnelle et infinie qui va bien au-delà du juridique. Elle consiste à accueillir l'autre absolu – ce que Derrida appelle l'arrivant absolu – sans lui demander son identité ni sa capacité, sans lui demander de contrepartie. La loi de cette hospitalité est absolue, elle va au-dessus des lois, qu'elles soient internationales ou cosmopolites.

36. Concernant l'idée d'une poétique de l'humilité, je renvoie au beau travail qu'Estelle Bayon a consacré à cette question au cinéma dans la revue *Raison Publique*, « Imagination(s) environnementale(s) », n° 17, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

37. Le roman de V. S. Naipaul, *À la courbe du fleuve* (Albin Michel, 1982 - éd. or.: *A Bend in the River*, A. Knopf, 1979) s'ouvre sur cette phrase « Le monde est ce qu'il est. Les hommes qui ne sont rien, qui s'autorisent à n'y être rien, n'y ont pas leur place. » (« The world is what it is; men who are nothing, who allow themselves to become nothing, have no place in it. »)

proche environnementale des territoires, focalisent sur le sensible, donnent une motivation contemplative au récit et développent un imaginaire de la matière, de l'humilité³⁶. Leur perspective, à la fois sociale, éthique, urbanistique et esthétique est encore teintée d'utopie — non pas d'une utopie dont le programme serait de remplacer le monde, mais plutôt d'apprendre à respirer au sein du *terrain vague* historique, social, psychique et politique qu'ont généré nos sociétés hyper-modernes, au cœur du monde « tel qu'il est »³⁷. C'est-à-dire libéré de toute illusion collective, de toute crédulité culturelle et de tout universalisme confus.